

Géraldine Sommier-Maigrot

Le coq ne
chantera
plus

*A Patrick, Benjamin et Romain,
les trois soleils de mon quotidien.*

Prologue.

La chose hideuse grimaçait devant ses yeux, sans qu'elle parvienne à y croire. Elle gisait pourtant là, cette chose atroce, prête à lui sauter à la figure. Elle remplissait tout son champ de vision. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour s'étaler en un tas immonde qui n'avait plus de nom, et encore moins de forme humaine.

Célia n'avait pourtant pas laissé son mari seul très longtemps. Elle avait emmené Justin chez le camarade qui l'avait invité à dormir chez lui. Elle s'était attardée un peu auprès de la maman. Elles avaient bu un verre ensemble. Et puis elle était rentrée, insouciante, heureuse des heures que son fils allait passer à s'amuser avec un garçon de son âge. Et là, elle avait vu l'innommable. La terreur à l'état brut, écrabouillée. La mort. Comme un coup de poing en pleine tête. Un KO intégral, sans préambule. Un anéantissement.

Aussitôt elle avait voulu crier à l'aide. Pour ne pas affronter seule cette chose hideuse qui s'était déversée à sa porte. Il lui fallait une voix féminine, à la fois douce et énergique, pour éloigner les démons et regarder à sa place la vérité en face. La voix d'une amie, même si cette amie répondait depuis l'autre bout d'une ligne téléphonique.

- Hugo est mort.
- Hein? Comment ça, il est mort?
- Il est mort, je te dis. On l'a tué.

Faustine Archambault douta des paroles prononcées comme à contrecœur par Célia, d'une voix curieusement essoufflée qui déformait tout. Elles fuyaient si hésitantes à travers le récepteur du téléphone. Elles perdaient de leur consistance, trop molles pour appuyer leur sens. Trop inattendues. Incroyables. Insoutenables.

— Je viens de rentrer, haletait Célia. C'est horrible.

Poussés par l'urgence, les sons se mirent à pleurer hors de sa bouche, comme s'ils sautaient à pieds joints dans un torrent déchaîné qui les forçait à se noyer, au bord de la crise d'hystérie.

— Hugo est là, par terre. Devant la porte du garage. Il a le crâne défoncé.

La scène dépeinte à petits pas par les mots haletants de Célia apparut aux yeux de Faustine avec une acuité qui la fit réagir à toute vitesse, à coups de phrases sèches sans fioritures, qui fonçaient droit au but.

— Assieds-toi, calme-toi.

— Oui...

— As-tu appelé la police?

— Je viens de le trouver. Je t'ai appelée toi d'abord.

— J'arrive! Téléphone à la police.

— Oui, oui, je vais le faire.

La voix de Célia résonnait d'échos étranges. Elle se faisait gémissante, incertaine, désemparée.

— Dans cinq minutes je suis là! s'exclama Faustine, sans savoir que dire d'autre, tant elle se sentait bouleversée par la certitude que son amie était en train de sombrer comme au fond d'un puits.

Elle se précipita dans la cuisine où Frédéric, son mari, et son fils Yohan finissaient tranquillement leur dessert.

— Je dois m'absenter. Célia a besoin de moi.

Dans les yeux de Frédéric s'alluma une lueur d'intérêt vite réprimée, aussi fugitive que le souffle glacé d'une comète.

— Je la connais? demanda-t-il.

— Cela m'étonnerait, rétorqua Faustine.

Déjà elle enfilait son blouson bleu, ses chaussures. Seule la voix de Yohan se faufila jusqu'à son cerveau:

— Maman, on voulait regarder un film ce soir. Est-ce qu'on t'attend?

— Non, ne m'attendez pas.

Vite elle courut à sa voiture, traversa le village jusqu'à la maison de Célia, sans rien voir d'autre qu'un corps affalé par terre, la tête éclatée, la cervelle éparsée au milieu de débris d'os. C'était comme si l'image grotesque se reflétait dans le pare-brise et s'y incrustait. Elle dansait devant ses yeux avec une affreuse précision.

Quand elle aperçut Célia debout et blême à côté du cadavre de son mari, elle eut l'impression que la jeune femme n'avait pas bougé d'un seul centimètre depuis qu'elle avait raccroché. Elle affichait un air sonné, comme enraciné en terre.

— Est-ce que les policiers arrivent? lui demanda Faustine en essayant de parler d'une voix normale.

— Non, non, ils ne savent pas, balbutia Célia.

— Tu ne les as pas prévenus?

— Non, j'ai peur.

— Peur de quoi? s'étonna Faustine. Que l'assassin soit toujours dans les parages? Tu vois bien qu'il n'y a personne. Et je suis là maintenant.

— J'ai peur que les policiers me soupçonnent d'avoir tué mon mari.

1.

La gifle allait s'abattre sur elle de plein fouet. Célia la voyait fondre vers elle, elle la sentait. Elle l'imaginait rebondissant sur sa joue, meurtrissant sa pommette, enfonçant son œil dans son orbite pour peu qu'elle soit mal ajustée. Ou défonçant la fragile arête du nez, s'il avait l'audace de se placer de son plein gré sur la trajectoire. C'était inévitable, elle ne pouvait pas ne pas venir. La lueur métallique qui s'allumait dans les yeux de Hugo l'annonçait. Elle proclamait qu'il était énervé, dangereusement, et que l'exutoire à son exaspération se déchaînerait fatalement sur sa femme.

— Tu vas arrêter de m'emmerder avec ton rangement! gronda l'homme en colère. J'ai dit que je rangerai, je le ferai.

Etonnée que son mari ait pris le temps de parler avant de frapper, Célia se dit que, peut-être, cette fois-ci, elle arriverait à éviter les coups. Après tout, elle était dans son bon droit, et Lui devait bien sentir qu'il avait tort. Elle s'enhardit.

— Tu l'as dit quand tu es rentré de ton séminaire. C'était la semaine dernière. Je t'ai laissé du temps, huit jours très exactement, mais là, franchement, je n'en peux plus de voir ton sac traîner par terre au pied du canapé, avec tes affaires encore à l'intérieur.

— Tais-toi! Tu ne vois pas que je suis occupé à lire mes messages, coupa Hugo tout en pianotant à toute vitesse sur les touches de son téléphone.

Son ton était dur, aride, menaçant, mais à la fois si dénué d'émotions, comme s'il sortait machinalement et sans efforts, que Célia continua de lutter afin d'obtenir enfin que le sac immonde disparaisse du salon.

— Tu liras tes messages plus tard, rétorqua-t-elle. Ecoute-moi, c'est important. Ce matin encore, j'ai failli me prendre les pieds dedans, et comme tu m'interdis de toucher à tes affaires...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Une main hargneuse se précipita contre sa bouche et la cogna avec une force brutale qui la propulsa contre le mur, sans que rien ne puisse l'arrêter. Des cascades de larmes barbouillèrent ses yeux. Elle n'arrivait pas à les retenir. Elles dégringolèrent en direction des lèvres tuméfiées, comme pour en apaiser la douleur. Elles coulaient aussi à l'intérieur, le long de la gorge, jusqu'au cœur. Elles le mordaient, le broyaient, l'étouffaient.

— Quand est-ce que tu comprendras qu'il ne faut pas me contrarier? s'écria Hugo avec une désinvolture méprisante qui s'étiola dès qu'il se replongea dans la discussion virtuelle qu'il entretenait avec ses relations des réseaux.

Il n'attendait pas de réponse. Il avait déjà oublié son geste de colère envers son épouse. La gifle balancée n'avait pour lui aucune importance. C'était sa façon de la faire taire quand elle l'agaçait, avec ses manies de bonne ménagère toujours avide de redresser la tête. Il ne supportait pas qu'on lui dise ce qu'il devait faire. C'était déjà suffisamment difficile d'avoir à subir au travail l'emprise de son patron. Il n'était pas question qu'une fois rentré chez lui, il se heurte à sa femme cherchant à lui imposer sa conduite et à le faire obéir, comme s'il n'était qu'un vulgaire gamin ne connaissant rien. A l'usine, il était l'employé, le subalterne, mais à la maison, c'était lui le chef. Célia le savait et n'avait qu'à faire attention.

La jeune femme quitta la pièce dès qu'elle sentit l'eau palpiter à gros bouillons derrière ses paupières. Elle avait trop peur que la vue de ses yeux humides et de son nez reniflant n'indispose davantage encore son mari. Elle n'osait pas prendre le risque. Elle avait si mal, à la bouche, mais aussi à l'âme, c'était elle surtout qui saignait. Elle maudissait Hugo, et elle se maudissait aussi, pour l'avoir provoqué alors qu'elle connaissait sa réaction. Pourquoi avait-elle parlé de ce maudit sac? Parce qu'elle avait failli tomber en butant dedans? Parce qu'elle ne supportait plus de le voir traîner depuis huit jours dans un endroit où il semblait présider, appelant les regards, les aimantant? De tous les recoins où l'on se trouvait, toujours il trônait là, planté en plein milieu du tapis, bien visible, comme si tout dans la pièce tournait autour de lui. Il se moquait.

J'aurais pu au moins le déplacer et le poser dans un angle pour libérer la place, regretta la jeune femme, tout en se disant que cela n'aurait pas modifié la réaction de Hugo qui détestait que l'on touchât à ses affaires.

— Maman, j'ai entendu papa crier, murmura une voix fluette.

La jeune femme avait grimpé l'escalier pour s'éloigner le plus possible de son mari et cacher sa peine, et inconsciemment, elle s'était rapprochée de la chambre de son fils, pour y puiser des vagues de réconfort et d'amour. Le petit garçon de onze ans planta ses yeux noisette dans ceux de sa mère et, peut-être parce qu'il vit les larmes qui s'y réfugiaient, ou plus sûrement, parce qu'il en avait l'habitude, il alla chercher dans sa chambre l'un de ses doudous favoris, un ours en peluche au ventre bien dodu et bien doux, de la couleur du caramel, qu'il avait baptisé Gros Bidon.

— Il est mignon, hein, avec sa bonne bouille, sa tête ronde, ses petits bras et son gros ventre.

— Oui Justin, il est très mignon, répondit Célia en s’efforçant de contenir sa voix hors des tremolos larmoyants.

— Tu veux le prendre dans tes bras?

— Je veux bien, mais avec toi aussi. Viens!

— Maman! s’écria le petit garçon en passant ses bras autour de la taille de sa mère et en se serrant contre elle, tandis que l’ours à son tour se blottissait contre son épaule. Je t’aime.

Les yeux de Célia se remplirent à nouveau de pluie, mais c’était une pluie de tendresse, une délicate rivière d’amour qui jaillissait telle une cascade émerveillée, qui apaisait sa souffrance en l’enfermant à l’intérieur d’une armoire fermée à double

tour. Justin, par la magie d’un câlin et d’un doudou pressé contre sa poitrine, en avait dérobé la clé et l’avait jetée loin, très loin, dans une brume mouvante qui s’éloignait en silence.

— Maman, Minou Minou, il pleure, dit-il d’une voix à la fois joueuse et désolée.

— Pourquoi? Qu’y a-t-il?

— C’est ma maman, répondit Justin en se faisant passer pour son doudou chat. Elle est blessée.

— Comment? Où? fit Célia, faussement inquiète, pour entrer dans le jeu que lui proposait l’enfant.

— Elle est blessée à la tête, elle est dans les pommes.

La jeune femme reçut le monde imaginaire de son fils en pleine figure, sans pouvoir déterminer si elle devait en rire, ou au contraire se désespérer qu’il ait si bien compris. Était-ce parce qu’il savait que son père la battait qu’il se réfugiait dans l’univers merveilleux des peluches, toujours gentilles, souriantes jusqu’aux extrémités de leurs joues duveteuses, solidaires, à se câliner et se faire des bisous?

— Ne t’inquiète pas, Minou Minou. Les médecins doudous vont la guérir, expliqua-t-elle en affichant un sourire

réconfortant, un sourire destiné à convaincre, à apaiser, qu'elle réussit à puiser au plus profond de ses entrailles.

— Je vais aller la voir, répliqua Justin. Regarde, elle va mieux. Elle dort déjà. Ca fait partie de la magie des doudous. Moi je les aime, parce qu'ils sont doux et leurs caresses font du bien. Et puis, on dirait qu'ils sont vivants.

— Oui, on dirait.

— Et ils ne mourront jamais.

— Non jamais, affirma Célia avec une conviction farouche qui se voulait plus forte que le pressentiment glacé qui remontait le long de son dos, en véhiculant l'idée d'une catastrophe imminente qui s'avavançait sans crier gare, pour la briser.

2.

— Si on partait se promener dans le Beaujolais ce week-end? lança Faustine entre deux gorgées de café, les yeux fixés sur son mari qui, lui, engloutissait à grands coups de dents voraces d'énormes morceaux de pain beurré.

Yohan n'était pas encore descendu pour le petit déjeuner. Il n'allait pas tarder. Elle l'entendait marcher dans sa chambre à l'étage. Il devait être en train de s'habiller et de vérifier que tous ses livres et ses cahiers du jour étaient fourrés dans son sac.

— On pourrait prendre une chambre d'hôtel pour nous trois, enchaîna la jeune femme. J'ai repéré plusieurs promenades serpentant au milieu des vignes. Il y a aussi des châteaux à visiter.

Frédéric prit le temps d'avaler le morceau de pain qu'il avait enfourné avant de répondre abruptement:

— Je compte emmener Yohan faire du vélo en station.

— Ce week-end? balbutia Faustine. Encore? Vous y êtes déjà allés dimanche dernier.

— Et c'était tellement bien qu'on a tous les deux très envie d'y retourner, rétorqua Frédéric, sans se rendre compte de l'effet que sa réponse désinvolte, lâchée sans fard mais aussi sans délicatesse, produisait sur sa femme. Qu'est-ce que tu veux que Yohan aille faire dans le Beaujolais? Tu le vois vraiment jouer au touriste? A son âge?

— Je proposais cette sortie pour qu'on puisse faire quelque chose tous les trois, appuya Faustine, consternée. Etre ensemble, tu vois. Ca se fait dans les familles.

— On pourrait être tous les trois si tu n'avais pas aussi peur de faire du vélo, accusa Frédéric.

— Tu dis ça comme si c'était ma faute! Je n'ai pas choisi de tomber, figure-toi. C'est arrivé, voilà tout, parce que ça devait arriver, parce que je ne suis pas destinée à faire du vélo de descente. J'ai essayé, je t'assure, vraiment, j'ai essayé très fort. Mais c'est plus dur que moi. Depuis ma chute, je ne peux plus regimber sur une selle. J'ai trop peur. De toute façon, ce n'est pas une grande perte pour vous. Je vous faisais attendre, et avec Yohan qui progresse autant qu'il grandit, mon retard n'aurait pu qu'empirer.

Si elle espérait, avec ce petit discours plaintif, que Frédéric s'empresserait de la reconforter, elle se trompait. Il ne broncha pas. Il continuait à mastiquer ses tartines comme si l'opération méritait la plus scrupuleuse attention. Faustine se sentit rejetée loin de lui et de ses préoccupations, et l'impression d'abandon atroce qui la tailladait s'accrut davantage encore quand Yohan se décida enfin à descendre.

— Salut fiston, l'accueillit chaleureusement son père. Pour ce week-end, tu préfères retourner au même endroit que la semaine dernière ou on se tente une nouvelle station?

— Je retournerais bien au même endroit, répondit le jeune garçon. La piste bleue qui serpente le long de la cascade était géniale, et j'aimerais bien essayer les rouges cette fois.

Faustine était reléguée aux oubliettes, son désir de balades touristiques dans le Beaujolais, foulé aux pieds sans ménagement; sa peur du vélo, bafouée, moquée, ignorée. Puisqu'elle ne pouvait plus suivre les deux hommes de sa vie, elle était bottée en touche. Ils ne l'écoutaient plus, ils ne tenaient

pas compte de ses besoins, de ses envies, de ses espoirs. Perdue tous les deux dans leur obsession commune, ils n'essayaient même pas de la comprendre ou de se mettre à sa place.

Des gouttes piquantes s'amoncelèrent dans les yeux de la jeune femme atterrée par tant d'indifférence. Elle lutta pour qu'au moins l'eau reste coincée sous ses paupières. Elle crispa ses traits et fixa la fenêtre, comme pour y puiser un appui qui, lui, au moins, ne la décevrait pas. Le ciel roulait des vagues lugubres qui s'accordaient à son désenchantement, tandis que les montagnes qui se découpaient au loin formaient un curieux camaïeu de noir et blanc. Ce n'était pas un dégradé lumineux, jouant avec allégresse sur l'alternance des tons clairs et des nuances plus obscures. C'était un signal menaçant qui dressait ses pics et ses roches dentelés tel un vivant reproche affûtant ses représailles. Montagnes maudites que Frédéric et Yohan s'amusaient à arpenter pendant des heures, sans elle.

Où était désormais sa place dans cette famille de VTTistes acharnés? s'interrogea-t-elle. Était-elle condamnée aux tâches ingrates de la bonne mère patiente qui préparait à manger et vaquait aux soins du ménage, pendant que son mari et son fils, de leur côté, vaquaient à leurs loisirs, sans qu'elle puisse en avoir la moindre part?

Les yeux brouillés toujours fixés sur les monstres décolorés qui lui prenaient ses hommes sans manifester le moindre remords, Faustine se demanda si elle n'était pas en train de perdre son fils, si elle ne l'avait pas perdu déjà, au profit de son père. C'était lui qui, parce qu'il avait donné à Yohan le goût de faire du vélo, l'enlevait à ses bras maternels, pour le garder égoïstement pour lui tout seul.

Il aurait pu l'inciter à aimer le tennis, ou le basket. Sans les pratiquer elle-même, elle aurait pu venir l'encourager sur le bord du terrain lors de ses matches, elle aurait été sa plus fervente

admiratrice. Il y aurait eu des moments d'encouragements à partager, ou d'échecs, à ressasser lors des repas. Alors que les expéditions de vélo auxquelles elle ne pouvait pas se joindre, la laissait cruellement de côté, tout en les isolant tous les deux, le père et le fils, sous une bulle opaque estampillée « *interdit aux non adeptes* ». Il n'y avait qu'eux pour réussir à s'y glisser. Elle n'y avait plus sa place.

Alors, parce qu'elle souffrait, parce qu'elle en voulait terriblement à son mari de lui voler Yohan, elle décida de lui lancer plusieurs piques méprisantes. Elles lui brûlaient la langue. Elle ne pouvait pas les retenir:

— Tu manges encore? Tu n'es vraiment qu'un estomac sur pattes. Et comme d'habitude, tu as laissé la bouteille de lait vide sur le plan de travail. Tu n'oublieras pas de la ranger avec les déchets recyclables avant de partir! ordonna-t-elle sur un ton sec, le ton qu'elle utilisait avec son fils quand elle n'était pas contente de son comportement.

Elle se précipita dans sa voiture et roula comme une furie pendant les vingt kilomètres qui la séparaient du cabinet de radiologie dans lequel elle travaillait. Conduire vite, comme si sa vie en dépendait, nécessitait une concentration qui l'empêchait de ruminer son désarroi.

* * *

Au cabinet qui pullulait de patients en attente, Faustine put oublier ses désillusions et dut au contraire se plonger à fond dans des diagnostics variés qui, en s'enchaînant les uns après les autres, la forcèrent à faire abstraction du reste. Elle substituait aux clichés de fémurs et de poumons grisâtres enfichés sur les panneaux fluorescents de son bureau, de nouvelles images déclinées dans les mêmes teintes monochromes. Elle s'occupa

d'une femme enceinte attendant pour une échographie, suivie d'un adolescent dont la jambe plâtrée nécessitait une radiographie de contrôle.

Ce fut ensuite le tour d'une patiente qui souffrait d'une méchante blessure à l'arrière-train. En la voyant grimacer à chaque pas tout en retenant courageusement des plaintes qui manifestement la démangeaient, Faustine put prendre le temps d'observer son visage, tandis qu'elle la guidait vers la table d'imagerie aux rayons X. Peut-être parce que l'allure ralentie de l'inconnue lui en donnait l'opportunité, peut-être aussi parce que ce qu'elle lisait de souffrance muette et résignée sur ses traits, qui restaient harmonieux malgré tout, la bouleversait, Faustine sentit un irrésistible élan de sympathie monter en elle, envers cette femme qui souffrait si stoïquement. Elle paraissait âgée d'une précoce quarantaine, tout comme la radiologue, à quelques années près, et affectait un sourire crispé qui n'atteignait pas ses yeux mais possédait un charme attachant. Et puis il y avait cette marque violacée sur sa pommette droite qui attirait le regard.

— Que vous est-il arrivé? interrogea Faustine, intriguée par cette joue tuméfiée alors que sa patiente présentait une blessure au dos.

— J'ai glissé et je suis tombée sur les fesses dans les escaliers. Mon médecin pense que je me suis peut-être cassé le coccyx.

— Dans les escaliers? Vous êtes tombée en arrière et il n'y a que les fesses qui ont heurté les marches?

— Oui.

— Vous n'avez pas touché la tête?

— Non.

Devant les deux réponses laconiques de la jeune femme, prononcées d'une voix douce et fière à la fois, Faustine n'insista pas. Elle l'installa le long de la table d'examen, ajusta le

générateur perpendiculairement à la surface du corps plaqué bien raide puis entra dans la cabine de commande. Elle vérifia une dernière fois son appareillage avant d'appuyer sur les boutons. Un faisceau rayonnant traversa chaque épaisseur de tissu susceptible de révéler sur un négatif de précieux renseignements concernant des traumatismes cachés ou des lésions en mauvais état.

— Ne respirez pas, je fais une deuxième prise, dit-elle.

Elle revint vers la patiente et l'aïda à se mettre de profil contre la table. Sur son bras gauche se reflétait une marque rouge qui ressemblait étrangement à la trace imprimée dans la peau par l'empreinte d'une main serrant fort.

— Il est souvent nécessaire de réaliser deux projections, à différentes incidences, pour pouvoir mieux localiser les structures dans les trois dimensions de l'espace, expliqua-t-elle avec une lenteur qui lui permit de bien observer l'hématome suspect. Ca va? ajouta-t-elle gentiment, toujours sous l'emprise de la sympathie spontanée que lui inspirait l'inconnue.

— Oui merci, je vais bien.

Sa réponse étonna Faustine, car non, la jeune femme n'allait pas bien. Visiblement elle souffrait, elle avait peut-être le coccyx cassé ou le bassin déplacé, elle était tombée violemment en arrière, elle arborait au bras une meurtrissure douteuse et elle s'était cognée méchamment au visage. Comment pouvait-elle dans ces conditions prétendre qu'elle se portait bien?

— Est-ce lors de votre chute dans les escaliers que vous vous êtes fait ces marques au bras et au visage? demanda-t-elle.

La patiente frémit, comme prise de court. Elle jeta un coup d'œil hésitant vers la contusion rougeâtre qui enlaidissait son bras gauche, la tâta avec une force qui ne lui arracha aucune plainte, aucune crispation du visage, mais la fit hausser les épaules avec une nonchalance tranquille.

— Vous ne l’aviez pas remarquée? devina Faustine.

— Non, je la découvre aujourd’hui en même temps que vous. Elle ne me fait pas mal du tout, surtout en comparaison de la douleur que j’éprouve au niveau des fesses. Cette douleur-là occulte toutes les autres.

— Et celle au visage?

— Celle-là, elle se voit, donc elle se ressent aussi.

— Vous ne m’avez pas dit comment vous vous étiez cognée.

— Quand je suis tombée en arrière, j’ai dû heurter la rambarde, ou l’une des marches, je ne me rappelle pas, murmura la jeune femme d’une voix qui ne sonnait pas franche et nette.

Elle hésitait, elle butait sur les mots, elle semblait prête à trébucher à tout instant. C’était très étrange. Faustine avait beau essayer de visualiser la chute, elle n’arrivait pas à y accoler les différentes ecchymoses qui marbraient la peau de la blessée. Elle l’imaginait glissant, basculant en arrière, rebondissant contre la rambarde pour la prendre de plein fouet sur la joue droite, avant de heurter, avec le bras gauche, la marche du dessus.

Le bras gauche? Il avait donc fallu qu’elle roule sur elle-même, qu’elle se retourne sous l’impact du choc.

Faustine secoua la tête. Il y avait là quelque chose qui lui échappait. Elle pouvait admettre que la femme se soit cognée la joue et le bras droits, mais la figure alambiquée que supposaient deux blessures diamétralement opposées, l’une à droite, l’autre à gauche, paraissait trop rocambolesque. Ou alors il aurait dû y avoir d’autres traces d’égratignures, révélatrices d’une chute ayant dégénéré en roulade traumatisante.

Faustine, tout en installant sa patiente au plus près de la table d’examen verticale, eut beau scruter attentivement les épaules, les hanches et le torse qui s’offraient à son regard, nus et sans possibilité de se dissimuler, elle ne discerna aucune autre

marque suspecte. Il n'y avait que ces deux hématomes, en plus de celui au coccyx, qui se détachaient de façon si nette sur la peau qu'ils en devenaient obsédants, comme s'ils se faisaient accusateurs. Ou comme s'ils appelaient au secours, s'imagina Faustine.

Elle n'ajouta rien cependant, elle retourna s'enfermer dans sa cabine de verre et mitrailla aux rayons X le fin profil de sa patiente. A l'issue de cette nouvelle prise, elle la renvoya se rhabiller, le temps que les radiographies développées révèlent leurs résultats en transparence. Dans la pièce où elle suspendait les clichés, seul le rayonnement des panneaux muraux contrariait l'obscurité. Elle observa avec une concentration extrême les tissus osseux qui flottaient, d'un blanc un peu flou, contre le noir de l'encadrement et le gris mou des organes, et put rassurer sa patiente.

— Votre coccyx n'est pas cassé, ni même fêlé ou déplacé, déclara-t-elle. Vous avez eu de la chance.

— Mais alors pourquoi ai-je si mal?

— Votre chute a provoqué un afflux de sang abondant et c'est cet hématome interne qui, en appuyant sur le bas de votre colonne, vous fait souffrir. Un ostéopathe pourrait vous soulager en détendant localement les tissus. Il vous aiderait à récupérer plus rapidement un gain de mobilité du rachis et du bassin. Il y en a un très bien qui s'est installé dans la rue d'à côté. Voulez-vous que je vous donne ses coordonnées?

— Oui, je veux bien, c'est très gentil de votre part.

— Je vous en prie, répondit Faustine avant d'enchaîner presque brutalement, parce qu'elle ne pouvait plus se taire: maintenant je vais devoir creuser plus loin, m'immiscer dans votre vie privée. J'en suis désolée, mais je suis médecin avant tout, et il est des choses que je ne peux pas laisser dans l'ombre, quand elles touchent à la santé de mes patients.

Pour se faciliter l'intrusion dans ce qu'il fallait bien appeler l'intimité de la blessée, la radiologue se permit de lire le nom inscrit sur l'ordonnance du médecin et reporté automatiquement sur les radiographies.

— Madame Célia Dorcasse, énonça-t-elle. Je vais vous parler, non plus de radiologue à patiente, mais de femme à femme, il le faut.

Célia fronça les sourcils, déstabilisée par le ton autoritaire que Faustine avait utilisé et qui lui interdisait le refus qu'elle aurait pu opposer à une demande si extraordinaire.

— Vous permettez que je vous appelle Célia?

— Oui, si vous voulez, balbutia la jeune femme, complètement décontenancée.

Soulagée de n'avoir rien de cassé, elle relâchait la pression et n'était plus capable d'affronter une volonté plus déterminée que la sienne, qui pâtissait d'avoir été émoussée par les épreuves, la peur, la douleur.

— Célia, donc. Ce sera plus facile pour faire passer ce que j'ai à vous dire. J'espère que vous excuserez la liberté que je prends, mais vraiment, elle est nécessaire, pour votre bien.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux bien admettre que vous soyez tombée accidentellement dans l'escalier, suite à une glissade ou à un faux mouvement. Mais je ne peux pas croire que ce soit lors de cette chute que vous vous êtes blessée au bras gauche et à la joue droite.

Faustine insista exprès sur les mots *gauche* et *droite*, pour bien montrer à Célia pourquoi il lui était impossible d'être dupe de ses explications. La jeune femme leva son regard en plein dans les yeux de Faustine, elle ne dit rien avec sa bouche, elle n'en eut pas besoin. D'une seule plongée au sein de l'iris liquide de Célia, qui trahissait un désarroi et une souffrance atroces,

mêlés à une honte sourde qui s'infiltrait traîtreusement, tel un brouillard à la fois trouble et compact, la radiologue avait compris.

— Cette marque sur votre joue est due à un coup de poing, n'est-ce pas? Et c'est la main de la personne qui vous tenait lorsqu'elle vous a frappée qui s'est incrustée dans la chair de votre bras?

Faustine improvisait avec une douceur qui se voulait amicale et chaude mais ne souhaitait cependant rien laisser de côté. Célia baissa la tête, humiliée d'avoir été percée à jour dans ce que sa vie avait de plus immonde et qu'elle avait pourtant désespérément essayé de cacher.

— Cette chute était-elle vraiment accidentelle? insista Faustine avec toujours cette douceur lancinante dans la voix, pour apaiser, panser les blessures, sans pour autant juger. Ou vous a-t-il poussée exprès?

— Il m'a poussée, avoua Célia en rejetant d'un coup l'humiliation qui l'avait accablée lorsque Faustine avait découvert son secret.

A la place elle laissa une rage salutaire l'envahir.

— Je devrais plutôt dire qu'il m'a projetée, cracha-t-elle. D'abord il m'a cognée à la joue puis il m'a attrapée par le bras et là, de toutes ses forces, il m'a repoussée contre les marches de l'escalier.

— Vous avez porté plainte?

— C'était mon mari, rétorqua Célia, comme si le fait que ce soit son homme qui l'ait blessée expliquait l'acte d'agression et même l'excusait.

— Raison de plus pour vous adresser à la police, répliqua Faustine. J'imagine que ce n'est pas la première fois qu'il vous maltraite ainsi. Et ce ne sera sans doute pas la dernière, si vous ne faites rien.

— Je l'avais contrarié, expliqua timidement Célia. Il devient violent quand on le contrarie, je le sais pourtant. C'était ma faute, je n'aurais pas dû l'asticoter.

— Mais qu'est-ce que vous racontez? Il n'a pas le droit de vous traiter ainsi, de vous cogner, de vous bousculer, même si vous l'asticotez, comme vous dites. Même si vous le poussez à bout.

— Je ne sais pas, soupira Célia. Quand je le laisse agir à sa guise, il ne me fait pas de mal.

— Qu'est-ce que ça veut dire? Que la seule condition pour qu'il ne vous frappe pas, c'est que vous le laissiez agir à son gré, vous traiter comme une chose qu'on peut malmener impunément parce qu'elle n'a pas de conscience? Même les objets, on doit les respecter. Célia, écoutez, j'ai des patients qui attendent que je les radiographie, mais j'aimerais qu'on se revoit. J'ignore si je pourrai vous aider, mais au moins vous pourrez m'en parler. Cela vous ferait peut-être du bien.

L'échange de regards qui traversa les deux femmes tissa comme un lien entre elles, un lien déjà solide qui ne demandait qu'à s'intensifier. Il se nourrissait à la sympathie spontanée qu'elles éprouvaient l'une envers l'autre, née du besoin de s'épancher, de se décharger du fardeau de son martyr, pour Célia; de celui de se rendre utile et d'écouter quelqu'un d'autre qu'elle-même, quelqu'un qui souffrait, qui luttait, qui pleurait de l'intérieur, pour Faustine.

— J'aimerais bien vous revoir moi aussi, s'écria Célia. J'ai l'impression qu'avec vous je pourrais expliquer des choses que je n'ai jamais dites à personne. Comme si vous étiez une amie très proche. C'est étrange. On ne se connaît pas.

— J'éprouve la même impression et c'est pourquoi j'ai envie de mieux vous connaître. Pour vous aider peut-être, mais surtout

parce que je sens qu'on pourra tout se dire. Avez-vous des enfants?

— J'ai un fils de onze ans qui se couche tôt, à 20 heures en général. Et vous?

— Mon fils a quatorze ans et se couche plus tard que le vôtre, mais c'est sans importance parce qu'il s'enferme dans sa chambre pour lire ou écouter de la musique. Que je sois à la maison ne change rien.

— Alors on pourrait aller prendre un verre ensemble au Bistrot d'En Bas. Ce soir vers 20h30. Qu'en pensez-vous?

— D'accord Célia. On se retrouve ce soir.

Tout en retournant à ses patients, Faustine se rendit compte qu'elle attendait son rendez-vous avec une impatience fébrile. Elle se réjouissait de ne pas se retrouver à la maison, abandonnée seule dans son coin, tandis que Frédéric et Yohan planifieraient leur sortie sportive en montagne. Sans elle.

A la place, elle allait sympathiser avec une femme qui lui inspirait de l'intérêt, de la pitié aussi, mais ce n'était pas un problème, au contraire: Faustine aimait écouter les gens, se rendre utile, les aider à vivre avec leurs soucis. Son métier lui permettait de détecter certaines sources de souffrances. Elle l'avait choisi car l'imagerie aux rayons X la fascinait, elle permettait de déceler de si petits détails au milieu des flous grisâtres des clichés. Faustine se passionnait à examiner les tissus osseux ou pulmonaires afin de détecter là où ça clochait. Elle jouait un rôle primordial dans les diagnostics, elle participait à la première étape qui conduisait à une possible amélioration de l'état des patients.

Mais son métier ne lui suffisait pas, peut-être parce que, justement, elle n'intervenait qu'au début du processus, ou dans les phases de contrôle. Elle restait étrangère au déroulement de la guérison. Elle avait l'impression de n'intervenir que de loin,

comme si, après qu'elle ait validé ce qui n'allait pas, on la mettait de côté, sans la tenir au courant de l'évolution de la maladie. Elle avait joué son rôle, elle avait détecté les dégâts. Le reste n'était plus de son ressort.

Avec Célia, elle savait qu'elle allait pouvoir enclencher un processus beaucoup plus complexe. Elle avait diagnostiqué d'où venait le mal, elle n'allait pas laisser un quelconque médecin se charger de la suite des opérations. Elle se sentait tout à fait capable d'agir au niveau mental. Elle allait essayer de réparer ce qui pouvait l'être. Elle allait se rendre utile. Prendre le temps d'écouter, de conseiller. D'assister. Cela faisait des années qu'elle brûlait de se dévouer et de jouer au bon samaritain.

Célia avait besoin que quelqu'un s'occupe d'elle. Elle allait tout faire pour être ce quelqu'un.